Le 14-08-2026

Télécharger ou imprimer au format PDF

Image

Nous diffusons un texte d’analyse de l’œuvre de Raoul Vaneigem, décédé récemment, écrit par Khider MESLOUB et publié sur le site *Les 7 du Québec*.

La disparition de l'écrivain et philosophe belge Raoul Vaneigem, figure du mouvement situationniste, survenue le 29 juillet 2026 à l’âge de quatre-vingt-douze ans, marque la fin d’une génération intellectuelle qui avait fait de la critique radicale de la société capitaliste le cœur de son engagement.

Dernier grand représentant de l'Internationale situationniste, il demeurait, avec Guy Debord, l'une des figures majeures d'un courant révolutionnaire marxiste qui entendait non seulement transformer les institutions politiques et les rapports économiques, mais révolutionner l'existence elle-même.

Là où le marxisme traditionnel portait principalement son regard sur les structures de production et les rapports de classe, Vaneigem déplaçait la critique vers la vie quotidienne, les désirs, les comportements et les formes d'aliénation produites par la société marchande. Son œuvre la plus célèbre, Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations, publiée en 1967, devint l'un des livres emblématiques de la contestation de Mai 68. Son refus des hiérarchies, sa critique du travail aliéné, son exaltation du plaisir contre la survie quotidienne et son appel à transformer immédiatement l'existence trouvèrent un écho profond auprès d'une jeunesse qui ne voulait plus seulement changer de gouvernement, mais changer la vie.

Réduire Vaneigem au simple penseur de Mai 68 serait pourtant une erreur. Pendant plus de soixante ans, il poursuivit une œuvre consacrée à la critique du capitalisme, des religions institutionnelles, des bureaucraties politiques et de toutes les formes de domination. Son ambition n'était pas de construire un nouveau système philosophique, mais de restituer aux individus la capacité de vivre pleinement contre tout ce qui transforme l'existence en simple mécanisme de survie.

DE LESSINES À L'INTERNATIONALE SITUATIONNISTE

Raoul Vaneigem naît le 21 mars 1934 à Lessines, en Belgique. Après des études de philologie romane à l'Université libre de Bruxelles, il s'intéresse à la littérature, à l'histoire et aux mouvements hérétiques du Moyen Âge. Cette fascination pour les groupes ayant contesté les pouvoirs religieux et sociaux nourrira durablement son œuvre. En 1961, il rejoint l'Internationale situationniste, fondée quelques années auparavant autour de Guy Debord. Ce mouvement rassemble des artistes, des écrivains et des théoriciens convaincus que le capitalisme ne domine plus seulement l'économie, mais colonise désormais l'ensemble de l'existence humaine. La société moderne ne produit pas uniquement des marchandises : elle fabrique aussi des comportements, des désirs artificiels, des modes de vie standardisés et des représentations qui éloignent les individus de leur propre expérience vécue.

Les situationnistes reprochent aux partis communistes comme aux organisations socialistes de demeurer prisonniers d'une conception trop exclusivement économique de la révolution. Abolir la propriété privée ou nationaliser les entreprises ne suffit pas à émanciper les individus si ceux-ci continuent de vivre sous le règne de l'ennui, de la hiérarchie, de la passivité et de la bureaucratie.

La révolution doit donc dépasser la simple conquête du pouvoir. Elle doit transformer la vie quotidienne, abolir la séparation entre le travail et l'existence, entre l'art et la vie, entre le temps productif et le temps libre. Le véritable enjeu n'est pas seulement de changer les institutions, mais de permettre aux individus de reprendre possession de leur propre existence.

DEBORD ET VANEIGEM : DEUX CRITIQUES COMPLÉMENTAIRES

Guy Debord et Raoul Vaneigem partagent une même critique de la société marchande, mais leurs sensibilités diffèrent. Debord privilégie une analyse structurelle de la domination. Dans La Société du spectacle, il montre que le capitalisme avancé ne vend plus seulement des marchandises : il produit des images, des représentations et des spectacles qui se substituent à la réalité vécue. Les individus deviennent spectateurs de leur propre existence.

Vaneigem adopte une perspective davantage centrée sur l'individu. Son interrogation principale n'est pas seulement de comprendre comment fonctionne la domination, mais de savoir comment retrouver une vie véritable. Là où Debord démonte les mécanismes objectifs du spectacle, Vaneigem explore les possibilités subjectives de l'émancipation. Son écriture est plus lyrique, plus passionnée et plus aphoristique. Il célèbre le plaisir, la créativité, l'amour, l'imagination et toutes les dimensions de l'existence que la société marchande tend à réprimer. Leurs deux ouvrages publiés en 1967 apparaissent ainsi comme les deux faces d'un même projet. La Société du spectacle fournit la critique théorique du capitalisme spectaculaire ; le Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations propose une philosophie de la libération individuelle.

VIVRE CONTRE SURVIVRE

Comme il l'écrivait dans Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations : « *Nous ne voulons pas d'un monde où la garantie de ne pas mourir de faim s'échange contre le risque de mourir d'ennui* », cette formule résume toute son œuvre. Elle exprime son refus d'une société qui assure la subsistance matérielle tout en privant les individus de la maîtrise de leur existence. L'idée centrale du Traité de savoir-vivre repose sur une distinction fondamentale entre vivre et survivre. Selon Vaneigem, la plupart des individus ne vivent pas véritablement : ils survivent. Leur existence est organisée autour du travail salarié, de la consommation, des contraintes administratives, des obligations sociales et de la recherche permanente de sécurité matérielle. Même le temps libre est récupéré par l'industrie des loisirs et de la consommation. La survie devient ainsi une manière d'être. Les individus intériorisent les contraintes qui leur sont imposées jusqu'à considérer comme naturelles des formes d'existence qui les privent de toute autonomie réelle. Ils finissent par désirer ce que le système capitaliste leur demande de désirer et par craindre ce qu'il leur demande de craindre. Face à cette logique, Vaneigem oppose une réhabilitation de la vie. Le plaisir, le jeu, la création, l'amour, la fête et la gratuité des relations humaines deviennent les fondements d'une émancipation authentique.

Cette réhabilitation de l'existence se condense dans une formule aussi brève que percutante : « *N'attends rien, désire tout*. » Vaneigem ne célèbre pas un désir consumériste ou sans limites. Il invite au contraire chacun à ne plus différer sa vie au nom de promesses futures, qu'elles soient religieuses, politiques ou économiques. L'émancipation ne peut être sans cesse reportée à demain : elle commence dans la reconquête immédiate de son existence. Une révolution qui reproduirait la discipline, le sacrifice, les frustrations et les hiérarchies de la société qu'elle prétend abolir ne ferait que recréer une nouvelle domination. Pour Vaneigem, la révolution ne peut être constamment reportée à un avenir hypothétique. Elle doit déjà transformer les rapports entre les individus, leur manière d'aimer, de travailler, de créer et d'habiter le monde. Son œuvre demeure donc moins un programme politique qu'une philosophie de l'émancipation vécue.

MAI 68 : L'INFLUENCE D'UN LIVRE

Image

Lorsque les événements de Mai 68 éclatent en France, Vaneigem n’en est ni le dirigeant ni l’organisateur. Les situationnistes ne constituent qu’un groupe restreint. Leur influence politique directe demeure limitée, mais leur influence intellectuelle s’avère considérable. Le Traité de savoir-vivre, publié quelques mois auparavant, circule rapidement dans les milieux étudiants. Ses formules incisives, son rejet de l’autorité, sa critique de l’ennui et son appel à une transformation immédiate de l’existence rencontrent les aspirations d’une génération qui refuse de réduire sa vie à l’usine, au bureau et à la consommation.

Cette philosophie se résume dans l'une de ses formules les plus célèbres : « *Pour un monde de jouissances à gagner, nous n'avons à perdre que l'ennui.* » En détournant la célèbre conclusion du Manifeste du Parti communiste (« *Prolétaires de tous les pays, vous n'avez rien à perdre que vos chaînes* »), Vaneigem affirme que la révolution ne doit pas seulement abolir l'exploitation économique ; elle doit également libérer les individus de l'ennui, de la résignation et de toutes les formes d'appauvrissement de la vie quotidienne. L’originalité de Vaneigem réside précisément dans ce déplacement du centre de gravité de la révolution. Alors que les mouvements révolutionnaires avaient surtout posé la question de la prise du pouvoir, il demande à quoi servirait de conquérir l’État si la vie quotidienne demeurait soumise aux mêmes mécanismes d’aliénation.

UNE PENSÉE LIBERTAIRE ET UNE FILIATION MARXISTE CRITIQUE

Vaneigem n’est pas un marxiste orthodoxe. Il ne s’inscrit ni dans la tradition des partis communistes ni dans celle du marxisme-léninisme, qu’il considère comme une bureaucratisation de l’idéal révolutionnaire. Son œuvre procède plutôt d’une réinterprétation libertaire de Marx, enrichie par le conseillisme et par les avant-gardes artistiques. Comme Marx, il considère que le capitalisme produit des formes d’aliénation qui dépassent la seule exploitation économique. Le travail salarié, l’argent et la logique de l’accumulation subordonnent les activités humaines à la valorisation du capital. Mais

Vaneigem estime que le capitalisme moderne ne peut plus être analysé uniquement à partir de la production industrielle. L'aliénation envahit également les loisirs, la culture, la famille, les comportements et les désirs. Cette critique le rapproche du conseillisme, représenté notamment par Anton Pannekoek, Herman Gorter ou Otto Rühle. Comme eux, Vaneigem se méfie des partis centralisés, des bureaucraties syndicales et de toute organisation prétendant parler au nom du peuple. Il privilégie l'auto-organisation des individus. Il s'en distingue toutefois par l'importance qu'il accorde à la transformation de la vie quotidienne. Là où les conseillistes réfléchissent surtout aux formes d'organisation de la production et du pouvoir, Vaneigem fait de l'existence elle-même le terrain décisif de l'émancipation.

LES LIMITES DE SA PHILOSOPHIE

L'œuvre de Vaneigem n'échappe pas à la critique. En accordant une place centrale au désir, à la spontanéité et à l'épanouissement individuel, il tend parfois à sous-estimer le poids des contraintes économiques, des rapports de production et des institutions. Son œuvre demeure également peu précise lorsqu'il s'agit d'expliquer comment organiser durablement une société complexe. Comment coordonner la production, assurer les services publics, arbitrer les conflits ou exercer la justice ? Sur ces questions, Vaneigem reste largement allusif. Sa confiance dans la capacité spontanée des individus à s'auto-organiser apparaît à certains insuffisamment étayée par l'expérience historique. Enfin, sa pensée a parfois été récupérée par une culture individualiste qui n'était pourtant pas son intention. Son éloge de l'autonomie, du désir et de la réalisation de soi a pu être détaché de toute critique sociale et réinterprété comme une simple invitation à l'épanouissement personnel. Le capitalisme s'est précisément révélé capable d'absorber une partie des aspirations libertaires des années 1960. Les injonctions contemporaines à « être soi-même », à « vivre ses passions » ou à « réaliser son potentiel » montrent comment le désir d'autonomie peut lui-même devenir un marché.

UNE CRITIQUE TOUJOURS ACTUELLE

Plus d'un demi-siècle après la publication du Traité de savoir-vivre, la pensée de Vaneigem conserve une réelle actualité. Le capitalisme numérique a considérablement étendu son emprise sur la vie quotidienne. Les plateformes, les algorithmes, les réseaux sociaux, les smartphones et l'économie des données organisent une sollicitation permanente des individus. Le spectacle décrit par Debord accompagne désormais chacun dans sa poche. Le temps libre devient lui-même un espace de production de valeur. Les loisirs alimentent les plateformes, les échanges sociaux produisent des données commercialisables et les émotions sont exploitées par les industries de l'attention.

Sous cet angle, la critique de Vaneigem demeure pertinente. Le capitalisme ne contrôle plus seulement le temps de travail ; il tend à intégrer la totalité du temps humain dans son processus d'accumulation. La question n'est plus seulement celle de l'exploitation économique, mais celle de la disponibilité même de l'existence.

UNE ŒUVRE QUI A DÉPLACÉ LA CRITIQUE SOCIALE

L'apport majeur de Vaneigem ne réside pas dans la construction d'un système philosophique comparable à celui de Marx. Il tient au déplacement qu'il a opéré dans le champ de la critique sociale. Il a montré que la domination ne pénètre pas seulement les institutions et les rapports économiques, mais également les comportements, les désirs, les habitudes, les émotions et les formes ordinaires de l'existence. Une société peut accroître les richesses, développer les techniques

et multiplier les biens de consommation tout en produisant des existences appauvries, fragmentées et privées de sens.

Avec la disparition de Raoul Vaneigem s’éteint l’un des derniers représentants d’une époque où la philosophie prétendait transformer le monde autant que les consciences. Son appel à rendre la vie à la vie conserve une force singulière dans des sociétés où l’existence tend toujours davantage à être administrée, quantifiée, marchandisée et médiatisée.

Cette conviction traverse toute son œuvre et se résume dans une formule qui en exprime peut-être le mieux l'esprit : « Le principal ennemi du pouvoir, c'est la vie et son insolente liberté. » Pour Vaneigem, toute forme de domination cherche moins à contrôler les corps qu'à discipliner les désirs, les imaginaires et les manières de vivre. Défendre la liberté, c'est donc préserver tout ce qui échappe à la logique de la marchandise, de la bureaucratie et de la soumission.

L’intérêt durable de son œuvre réside dans la question qu’elle adresse à chaque génération : une société peut-elle être véritablement émancipée si les individus qui la composent demeurent dépossédés de leur temps, de leurs désirs, de leur créativité et de la maîtrise de leur propre existence ?

C’est dans cette interrogation, plus encore que dans les réponses qu’il lui apportait, que réside la postérité philosophique de Raoul Vaneigem.

Khider MESLOUB

Opens in a new window Opens in a new window

- Se connecter ou s'inscrire pour poster un commentaire